

chose de votre sœur, Béatrice, ajouta-t-il. Mais comment se fait-il que vous soyez avec cette dans qu'on m'a donné mission de garder.

— Ne savez-vous donc pas qu'œtina est la sœur de Satanais ? demanda Linda en baissant la voix et en fermant la porte derrière elle.

— Il m'a semblé que le magistrat a dit quelque chose comme cela à notre officier, répliqua le Taborite ; mais je n'y ai pas fait grande attention, d'autant plus que j'ignorais complètement que Satanais eût une sœur.

— C'est pourtant vrai, dit Linda. Mais où donc nous avez-vous connues, moi et Béatrice ?

— Je faisais partie de l'armée, qui était campée, il y a quelques semaines, à une journée d'ici, répondit le soldat ; et je n'ai pas manqué d'occasion de vous voir, en compagnie de Satanais, quand elle venait s'asseoir devant la tente de Zitzka. A présent que j'ai répondu à vos questions, est-ce que vous n'allez pas me raconter quelques particularités sur cette déplorable affaire ?

— J'ai peu de chose à vous dire que vous ne sachiez sans doute déjà, dit Linda, si ce n'est que ma chère maîtresse avait été provoquée par une insulte qu'elle ne pouvait tolérer.

— Vous appelez Œtina votre maîtresse ? observa le Taborite : avez-vous donc quitté le service de Satanais ?

— Oui, Béatrice et moi sommes maintenant attachées à Œtina, répondit Linda ; vous pouvez imaginer combien nous sommes malheureuses de ce qui est arrivé.

— Je le comprends. Mais cette Œtina... est-ce qu'elle ressemble à sa sœur Satanais ?

— Vous en jugerez par vous-même, mon ami, dit Linda : je vais rentrer dans la chambre sous prétexte de prendre quelque chose, et je laisserai la porte entrouverte, de manière à ce que vous puissiez voir votre prisonnière.

— Merci ! exclama le Taborite : cela me sera d'autant plus utile que le magistrat m'a donné l'ordre de laisser entrer et sortir tous ceux qui se présenteraient, à l'exception bien entendu d'œtina elle-même.

— Eh bien, tenez vos yeux ouverts, dit Linda, car je vais entrer dans la chambre.

En parlant ainsi, Linda ouvrit la porte toute grande, s'avança dans la pièce, échangea rapidement un regard avec Œtina, et ayant pris un mouchoir de poche sur la table de toilette, revint dans le corridor et tira de nouveau la porte derrière elle.

— Eh bien, êtes-vous satisfaite ? demanda-t-elle au Taborite.

— Oh ! quelle est donc belle ! s'écria le soldat avec enthousiasme. Puis, sa figure prit tout à coup une expression de détresse : Qui aurait cru, dit-il, qu'une femme comme elle fût capable d'un pareil crime !

— Ne la jugez pas avant de connaître toutes les circonstances de cette déplorable affaire, s'écria Linda d'un ton suppliant. Mais dites-moi, continua-t-elle en changeant de ton, trouvez-vous qu'il y ait de la ressemblance entre Œtina et Satanais ?

— De la ressemblance ! répéta le Taborite... dans un sens, il y en a une grande : c'est la même taille, les mêmes traits, les mêmes yeux, mais l'une est fille des ténèbres, et l'autre de la lumière.

— Dites-moi, mon ami, demanda Linda, combien de temps serez-vous de garde dans le corridor ?

— Dans une heure, je serai relevé par un de mes camarades, répliqua la sentinelle. Mais pourquoi cette question ?

— Un simple sentiment de curiosité, répondit Linda. Mais vous direz bien à votre successeur combien Œtina est différente de sa sœur Satanais, car je ne viendrai pas faire voir ma maîtresse, chaque fois qu'on changera les sentinelles.

— Assurément non, ma jolie fille, et ce ne serait pas agréable pour Œtina. Je recommanderai à mon camarade de laisser entrer et sortir tout le monde, excepté une certaine dame, qui est comme cela, et comme cela, enfin, suffit ; Œtina, c'est Satanais, avec des cheveux dorés et une peau blanche comme le lis. Avec cela, il n'y a pas moyen de s'y tromper.

— Parfait ! exclama Linda, ne manquez pas de donner cette explication à votre camarade.

Après avoir ainsi parlé, Linda traversa le corridor et entra dans la chambre qui lui avait été assignée, à elle, et à Béatrice, la

veille, à leur arrivée dans l'auberge.

Elle revint au bout de quelques minutes, ayant sous le bras divers vêtements ; et, après avoir encore échangé quelques mots avec la sentinelle, elle rentra dans la chambre d'œtina.

XXXIX

La seconde sentinelle

Une heure s'écoula ; et au bout de ce temps la garde fut relevée absolument comme dans une forteresse.

A peine la seconde sentinelle avait-elle pris son poste à la porte de l'appartement d'œtina, que Linda sortit de nouveau dans le corridor : mais elle referma la porte vite derrière elle.

— Mes respects, m'amselle ! dit le Taborite avec la familiarité d'une ancienne connaissance.

— Ah ! c'est vous, Gondibert, exclama Linda en reconnaissant le soldat ; et, secrètement charmée d'être ainsi favorisée par la fortune elle ajouta : La dernière fois que je vous ai vu, je crois, vous étiez de garde devant la tente de Satanais, dans le bois où nous étions campés, il y a de cela quelques semaines.

— Oui, et depuis lors je fais partie de la garnison de la ville voisine, répliqua Gondibert. Je suis enchanté de vous revoir, quoique je regrette que ce soit dans des circonstances aussi fâcheuses. Peut-être serez-vous étonnée si je vous dis que j'ignorais absolument que Satanais eût une sœur.

— Vraiment ! exclama Linda. Je parie que la sentinelle qui était là tout à l'heure a bavardé avec vous ?

— C'est vrai qu'il est resté un moment à causer, dit Gondibert ; et il a bien fait, car, sans cela, comment aurais-je pu reconnaître à l'occasion, la prisonnière que je suis chargé de garder ?

— Vous avez raison, observa Linda ; il vous a dit pourquoi l'on avait permis à ma pauvre maîtresse de rester quelques heures ici, au lieu d'être menée de suite en prison ?

— Oui, je sais tout cela, répliqua le Taborite.

— Je ne pense pas que ma maîtresse reste encore longtemps sous ce toit, reprit Linda ; sa sœur est arrivée plus tôt qu'elle ne l'attendait.

— Satanais est ici maintenant ! s'écria Gondibert.

— Ne vous l'ai-je pas déjà dit ? répliqua Linda.

— Il est singulier que je n'aie pas entendu parler de son arrivée ici, ou en bas, observa la sentinelle. Probablement, elle a passé tandis que j'étais à l'écurie à soigner mon cheval.

— C'est possible, dit Linda. Mais ce qui m'étonne, c'est que votre camarade qui vous a précédé ne vous en ait pas prévenu, d'autant que lorsque Satanais a passé, il l'a saluée en abaissant sa hallebarde.

— Peut-être, après tout, nous en a-t-il parlé, dit Gondibert ; au surplus, puisque vous me dites que Satanais est arrivée, c'est que cela est. Puis-je vous demander, si l'entrevue des deux sœurs a été pathétique ?

— Œtina aime Satanais autant et plus qu'elle-même, répliqua Linda ; et puis, l'horrible circonstance où elles se revoient.

— Hélas ! oui, observa Gondibert. Œtina s'est placée dans un effroyable dilemme, et tout le crédit dont sa sœur jouit auprès du capitaine général ne la sauvera pas, car Jean Zitzka n'est pas homme à permettre que la justice n'ait pas son cours.

— Oui ; mais il y a de grandes circonstances atténuantes à l'égard de ma pauvre maîtresse, dit Linda, et Zitzka est miséricordieux et généreux, autant que juste et impartial.

— Tout cela n'empêche pas que ce qui est arrivé ne soit un grand malheur, répliqua le soldat. Une femme si jeune, si belle, et qu'on dit si bonne !

— Comment savez-vous que ma maîtresse est jeune et belle ? répliqua Linda.

— Est-ce que le camarade qui était là de garde avant moi ne m'en a pas fait le portrait ? répondit Gondibert en souriant. Imaginez-toi, m'a-t-il dit, Satanais avec des cheveux blonds au lieu de noirs, une peau de lis et de rose, et non plus couleur olive, et tu auras le portrait d'œtina.

— C'est l'exacte vérité, observa Linda qui eut bien de la peine à réprimer un malin sourire.

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit, et Béatrice avança la tête dans le corridor.

LOUIS BAILLEUL.

(A continuer.)